

La misère sociale des enfants métisses

Le romancier Lottin Wekape a dédicacé son 6e livre vendredi dernier à Yaoundé.

C'est l'histoire d'une jeune fille, née d'une mère africaine absente et d'un père canadien irresponsable, mais sur papier par l'écrivain Lottin Wekape, dans sa dernière parution dédicacée vendredi dernier au centre culturel Francis Bebey à Yaoundé. «J'appartenais aux noirs» est le titre de ce roman de 168 pages, paru aux éditions L'Harmattan.

Lucie Esperit Grenier Ngosso grandit dans un immeuble où plusieurs de fausse» dans un quartier insalubre du Québec au Canada. Cependant sa mère mène une vie de détachée pour joindre les deux bouts en allant exercer le plus vieux métier du monde. Lucie fera la connaissance de Slim, un écrivain en exil qui deviendra un père pour elle.

Métisse de son état, elle se demande «qui suis-je?». Heureusement, Slim trouvera un emploi comme enseignant. Et c'est là que commencent ses moments de gloire.

Ce roman incite à la lecture, car il s'agit d'une narration autobiographique dans laquelle Lucie parle de sa mère et d'elle-même. Pour le choix linguistique, Lottin Wekape, pour conter cette histoire utilise un excès de figures de rhétoriques. Il fait l'hyperbole de la misère. Ce qui pourraient s'apparenter aux romans de Camara Laye «l'enfant noir» ou de Richard Wright «Black boy». Non sans compter une forte prédominance de métaphore, de répétition, notamment avec l'expression «je pensais à moi», qui denote de l'amour qu'elle souhaitait avoir. Lucie est donc le fruit du Canada et de l'Afrique que l'auteur appelle la «Centrification» ou encore «Quidification».

Les problèmes politiques ne sont pas en restes. L'auteur, à travers cet enfant abandonné interroge le chef de l'Etat du Cameroun : «Qui est Paul Biya qui a-t-il fait de la jeunesse? En somme, cette œuvre est envisagée comme un espace de ren-

cueurs et d'échanges culturels.

Au centre culturel Francis Bebey, vendredi dernier, les enseignants Emile David et Alphonse Takou ont mesuré l'impact socioculturel de la misère sentimentale et matérielle dans l'éducation d'un enfant. L'auteur souligne que son roman est un mélange du réel et de fiction. Dans ce réalisme tragique, dit-il, Lottin Wekape, poète, nouvelliste, dramaturge, romancier projette écriture sur son prochain roman.

Lottin Wekape, professeur de lycée d'enseignement général est écrivain depuis 2005 depuis lors il a publié six ouvrages parmi lesquels «le portrait d'Afrique», «je chasse à l'étranger» qui porte sur la même thématique que celle-ci. «L'irritation est un très grand sentiment et c'est grâce à elle que l'on peut changer les choses. C'est une responsabilité de se demander qu'est-ce qui fait pour le changement», déclare l'actuel professeur de lettres et directeur d'une troupe théâtrale à Montréal au Canada, lors de la dédicace de son œuvre intitulée «J'appartenais aux noirs».

VIOLETTA KIBOLA MASSOUSSI
(STAGIAIRE)

lecture, de souligner que l'ouvrage est une contribution au problème de chômage. En effet, Franz Koca, propose des recettes simples pour sortir des sondiers battus. «Un chercheur d'emploi doit tout investissement faire prouver de patience et de courage. Il doit soigner son attitude moral, pendant l'entretien d'embauche», suggère Franz Koca, basé sur un fait : «organiser au moins une interview réussie et une interview professionnelle de la part du chercheur d'emploi». Entre autres documents à présenter, avec moins un curriculum vitae adapté, une lettre de motivation claire, un bon argumentaire, une bonne présentation et une posture adéquate pendant l'entretien d'embauche.

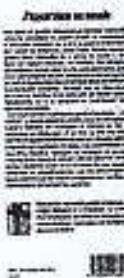
Les professionnels soucieux de gérer leur carrière y trouvent également leur compte. Comment débuter sa carrière pour le réussir ? Quelles attitudes adopter pour réussir la transition de la bachelier ? Comment entretenir une passion partagée pour montrer que la profession choisie est la meilleure ? En lisant entre les lignes, des réponses pratiques y sont fournies.

Mais la première œuvre de Franz Koca, c'est aussi du papier glacé, en couleur noir, perché sur son bureau de presse intitulé «un manuel de l'emploi au Cameroun». Pourtant, il ne perd ses valeurs techniques et didactiques qui faciliteraient la lecture.

PIERRE L. SEMETI
(STAGIAIRE)



UNE VUE DE LA DEDICACE AU CENTRE CULTUREL FRANCIS BEBEY



L'artiste invite
J'apprends au regard



L'artiste invite
J'apprends au regard

Décryptage L'éénigme de l'identité

On peut lui rappeler qu'elle aurait sans doute eu un grand-père malais ou un arrière-grand-père noirembois (p. 70). « Je ne pourrai pas appeler l'origine malaise de Lucie Esquivel, qui est dans sa présentation son identité parfaite ou métissée (pages 70 à 71). A la fin de Lucie Esquivel qui considère cette identité métisse comme une identité bâtarde, une « création » authentique, on peut appeler le fait que dans le monde global qui est le nôtre aujourd'hui, il résulte peut-être d'identité pure.

La question qui survient, dit le même résistant, est une question « qui se posent les éthniciations de l'immigration ». Dans le cas d'Esquivel ici, c'est un enfant issu de la rencontre de deux personnes provenant de lieux et de cultures différentes, et appartenant aussi à des races différentes, précise Lucie Esquivel. C'est né d'une père canadien et d'une mère camerounaise. La question qui survient, dit le même résistant favorisé par l'humour, est ce que quelqu'un disparaît totalement. Elle se pose pour devenir « ce qui existe la filie ». On voit le même type de naissance entre deux personnes illustres comme Barack Obama, le président des États-Unis. Ce moment est déviant avec beaucoup de télescopages amusants par Obama lui-même dans son livre *Becoming* (en français *Devenir*). Nous nous demandons donc, le père du président américain l'abandonne très tôt avec sa mère avant d'arriver aux États-Unis à Harvard et de rencontrer ensuite sa Késia, une papa d'origine. Cette absence connaît Obama à s'engager vers sa identité et à construire celle-ci à partir d'une personne, d'un père dont les qualités ont été critiquées toutes deux.

Il est donc l'absence de père déclencheur, généralement parfois quête, la présence au final, pas son père. Parce que l'identité métisse est toujours une identité complexe. Chaque fil fait pour dévoiler comme noir, comme si la partie de parturition génétique, et même certains d'éducation reçue, était soit de sa mère et aussi de ses grands-parents, tous des Noirs, n'avaient pas d'importance. Lucie Esquivel a choisi de définir son identité par ses apparitions au monde, par une sorte de confrontation, même si elle est localisée au Canada. Mais le Canada lui-même est présenté tel comme un pays-monde, le lieu où se rencontrent les diverses racines

qui se rassemblent par la circulation de plus en plus accrue des personnes et des cultures à rendre cette question encore plus intéressante et plus complexe. Il y a plusieurs manières de dire cette énigme d'identité d'aujourd'hui, mais je pense que la question de l'artiste et de l'œuvre qui relève de la réalité et ce que relève de la fiction et ce que relève de la réalité. Les données de la réalité sont prétextes avec un luxe d'épiglyphes, de métaphores, de symboles qui dérapent la sociabilité critique du lecteur. On habite de Montréal et se retrouve partout dans les rues des rues ou des quartiers comme la cité des neiges, Outremont, Westmount, des institutions comme l'Hôpital Sainte-Justine, Hydro Québec, des boutiques comme la Molson Place, des bières, les plus connues à Montréal. Il est clair qu'il y a toutes ces questions évidentes qu'il y ait le bonheur principe de Stéphanie, le rôle du personnage principal Lucie Esquivel et quelques autres élément, l'entreprise Molson, était garantie contre toute faillite. Ensuite la Deloitte, les détails apparaissent comme ceux de fait qui se déroulent à voir comme très relevant de la réalité observable ou de la vie réelle. L'habilement manipulant le thème qui m'intéresse le plus, le résultat de la fin de l'œuvre indique qu'il s'agit principalement de la question identitaire, trahie ou non sous la forme « qui mange ? ». Je ne suis pas bien placé pour saisir quelle pièce excepte cette thématique dans la littérature, mais il y a de bonnes œuvres les plus importantes, sans aussi les plus difficiles en philosophie, notamment dans la philosophie contemporaine, le phénomène actuel de globalisa-

tion culturelle du monde entier.

Cependant en effet créer une appartenance spécifique dans ce mettant pour métissage et métissage ? Le père semble, c'est à dire, comme le fils, mais aussi les soeurs, à la naissance de Biographie : je suis un écho du monde, ou inverse. À la manière Passiva : « ma patrie c'est là où je suis bien ». En fait, pour Lucie Esquivel, la patrie n'est là où on possède le caractère, avec des personnes qui lui appartiennent à vivre pour leurs différences et aussi pour leur bienveillance. Elle refuse de renoncer au Cameroun avec sa mère, elle refuse de se renoncer à vivre de son père Grenade.

Patrice

On voit bien que la patrie n'est pas le lieu patrimonial dont certains sont passés, où le père n'est pas toujours le géologue. La patrie n'est pas que le lieu que choisit un père ou un père bien pour apprendre. Puccini (cf. page 188). Le père est aussi le pédagogue de l'enseignement et de la responsabilité qui le rend acceptable ou odieux. Notre père, c'est celui qui réussit à se faire accepter, à faire croire comme père, sa capacité à la responsabilité de père. Il parle, par rapport à notre patrie comme par rapport au père, il est question de choix, le manuscrit essentiel de notre identité se trouve également confié dans la filiation. C'est pourquoi Lucie Esquivel refuse d'accepter ce père qui l'a délaissée. De même que Passiva affirme que notre patrie c'est la丝丝 soños bien, ou pourrait dire que notre père - notre vrai père - c'est celui qui nous éduque, qui prend soin de nous, c'est bien (p. 51).

Le narrateur ajoute un message portant sur le lieu de l'œuvre, que la question identitaire, celle qu'elle est développée ici, est sans doute celle qu'elle a posé toujours, est inseparable de la question spatiale, celle de l'endroit où pose la question, mais aussi de l'heure où se pose une réponse à cette question. La question de l'œuvre apparaît dans ce roman à travers la situation de patre, évidemment je viens de me médiser, mais aussi plus concrètement, à travers des personnes spatiales plus concrètes :

— Le Canada : il s'agit là du lieu par excellence de la problématique identitaire. Le Canada, comme on le sait, est un pays d'immigration, qui accueille bien des personnes provenant

du monde entier. « Pérou dans un monde si coloré et si diversifié, en s'éloignant par la question « qui je suis ? »

— L'immigrant ou pionnier des Tardieu est la seconde figure de l'œuvre qui pose ici un rôle important dans la construction de l'identité de Lucie Esquivel. C'est à ce titre que se déroulent les histoires les plus tendres qui vont marquer son existence. Il y a l'adolescence de sa mère puis aussi celle des soeurs qui sont ces deux sujets de l'immigration. Chaque soeur a sa petite histoire, qui ne se réduit pas à son père, à ce que l'on a vu, mais aussi au moment de l'immigration, mais qui essentiellement va servir de base pour construire un nouvel histoire de migrants avec les difficultés que cela comporte. C'est à ce titre que Lucie Esquivel fait la rencontre de Slim.

— L'appartenance à la maison de Slim (p. 50), qui constitue le pionnier avec l'appartenance à l'île qui est celui de sa mère. Ainsi ici elle se renoue avec la dichotomie, étant la maison de Slim est un refuge (p. 53), mais surtout un lieu où elle apprendra à construire son identité, son identité, etc.

— D'abord dans une société métropolitaine, c'est l'école qui permet d'apprendre à construire le soi ensemble, avec des personnes différentes de nous. Lucie Esquivel découvre à l'école d'autres manières d'être humain, et apprend à transférer avec des personnes issues de cultures différentes.

— La sœur Yvonne, son caractère sociable, mais qui occupe une place importante dans l'identité de Lucie Esquivel. Lieu de rencontre des adolescents d'un Montréal qui pose la nature, mais en parallèle, on peut aussi apprendre à vivre, pour le meilleur ou pour le pire.

Conclusion : je suis un citoyen du monde, relativement quand je suis attaché, par ma mère à l'île, à un village, à un pays. Les hommes ne sont pas attachés à leurs origines comme les plantes à leur racines. Nous construisons notre identité dans les périodes de notre existence, partout où nous nous trouvons. La question identitaire est très forte dans des pays d'immigration, mais aussi au pays avec la même identité partiel, de manière existentielle, mais parlons aussi de mœurs idéologiques comme c'est le cas au Cameroun ces dernières jours.

Étienne-Marc Mbouda,
Philoppe, UGAC
Yannick, Désiré

Cette dédicace me donne l'occasion de dire mes admirations pour Louis Weijnen, dont les textes d'autour se rassent de l'écriture au fil de l'eau, avec ses nombreux poèmes. C'est également impressionnant pour la richesse qui est à l'œuvre dans ses œuvres, et l'on voit une capacité remarquable de décrire la réalité dans ses textes les plus modestes, les plus longueurs, tout comme les plus nobles, en les reconstruisant par le jeu de la métaphore et de l'hyperbole. Il est souvent difficile à lire Weijnen, de faire la distinction entre ce qui relève de la fiction et ce qui relève de la réalité. Les données de la réalité sont présentées avec un luxe d'épiglyphes, de métaphores, de symboles qui dérapent la sociabilité critique du lecteur. On habite de Montréal et se retrouve partout dans les rues des rues ou des quartiers comme la cité des neiges, Outremont, Westmount, des institutions comme l'Hôpital Sainte-Justine, Hydro Québec, des boutiques comme la Molson Place, des bières, les plus connues à Montréal. Il est clair qu'il y a toutes ces questions évidentes qu'il y ait le bonheur principe de Stéphanie, le rôle du personnage principal Lucie Esquivel et quelques autres éléments, l'entreprise Molson, était garantie contre toute faillite. Ensuite la Deloitte, les détails apparaissent comme ceux de fait qui se déroulent à voir comme très relevant de la réalité observable ou de la vie réelle. L'habilement manipulant le thème qui m'intéresse le plus, le résultat de la fin de l'œuvre indique qu'il s'agit principalement de la question identitaire, trahie ou non sous la forme « qui mange ? ». Je ne suis pas bien placé pour saisir quelle pièce excepte cette thématique dans la littérature, mais il y a de bonnes œuvres les plus importantes, sans aussi les plus difficiles en philosophie, notamment dans la philosophie contemporaine, le phénomène actuel de globalisation,

Mosaïques

Arts et cultures du Désert

Télé 2000 - 2012 - 2013 - 2014

Magazine trimestriel

Directeur de la publication
Jacques Pichotin (01 40 30 00)

Mensuel - N° 621 - Août 2012

Comité editorial:
Kassandra Souffri, Régis Drevet,
Marcel Pichotin, Régis, Véronique
Pérez-Girafe, Pauline Tchibouli
06 46 55 127

Comité éditorial à ce numéro:
Rodrigue Tapie, Stéphanie
Dongas, Martin Anglade, Lisa Si-

Clair, Isabelle Gagnon, Pauline
Tchibouli, Ernest-Marie Mbouda,
Marcel Pichotin, Régis

Magister et amis en page
Marc Joffeau (07 73 66 34)

Chroniqueur
Marcel Pichotin, Régis
Jean-Claude Azoulay

Joseph Omer Nsama
Avec les Loka Ensemble
Kwassa Town, Lester Hibbert

Chroniqueur

Magistop est rédigé en association
avec la Canadian Art Direct (CADAC)

Mosaïques est édité
avec le soutien de



« J'appartiens au monde » en dédicace

La salle de spectacle du Centre culturel Francis Bebeuf s'est finalement avérée étroite pour contenir la foule d'amateurs de belles lettres qui ont répondu favorablement à l'invitation de Lottin Wekape, l'auteur de l'ouvrage intitulé « j'appartiens au monde ».



Malgré l'imposture et l'étruisance de la poésie, ceux-ci ont tous à vivre pendant deux heures et demi cette cérémonie de dédicace qui a finalement pris des allures d'un débat franc et convivial entre le romancier, journaliste, poète, dramaturge et le public. L'œuvre de 105 pages présentée le 27 juillet dernier, met en lumière le questionnement identitaire culturelle entre les peuples à un moment où le monde est secoué par des crises interethniques et interreligieuses. « J'ai écrit parce que je voulais apporter ma contribution à la littérature comme je l'ai toujours fait dans mes précédentes œuvres. Au milieu de ce flot de papier, de langues et de cultures, je me suis dit qu'il fallait que j'écrive pour tenter de participer à ce débat qui est l'actualité », explique l'auteur avec modestie.

En effet, le thème du livre revient l'assister de Lutte-Bégo-Ngussem qui est une jeune fille née dans un quartier défavorisé de Montréal d'une mère africaine, archétype de pureté, honêteté et responsabilité, et d'un père canadien qui a pris la peine d'escamper bien avant sa naissance. L'œuvre a grandi dans l'immuable du « prince du fonds », un espace insulaire, où résident des immigrants nouvellement arrivés dans la ville née d'immigrants. Là bas, elle fait la connaissance de Sina, un enseignant et écrivain tunisien en exil, et d'autres hommes et femmes issus de différentes communautés culturelles.

L'urgence d'une cohésion sociale et dénuée de toutes considérations ethniques s'impose. Un tel apprentissage pour un jeune adulte, celui qui doit se jeter à la conquête du Monde riche, salvateur et solidaire pendant que se tirent vers les rues de Montréal à la recherche de facilier amours. A la vérité, le roman aborde la principale question identitaire : qui suis-je ?, que se posent les enfants issus de l'immigration. L'auteur, à la fois esprit et littéraire engagé, use de sa plume pour chanter l'hymne au respect mutuel, au dialogue, au bon voisinage, à la tolérance, à la solidarité et surtout à la cohabitation conviviale entre les cultures, les religions, les races et entre les civilisations éprouves de ces valeurs humaines universelles. Car pour le peu qu'il se dévoile plus deux fois, c'est cette caractéristique cardinale qui cristallise l'Humanité dans sa globalité, depuis la nuit des temps.

Humaniste

Celui-là qui doit faire prévaloir un message conciliateur, fraternel, tolérant et ouvert sur l'autre alliant la logique de la raison en restant très attaché aux valeurs de tolérance, du respect mutuel, de dialogue et de coexistence entre les races, les ethnies et les cultures. Bien loin de racisme, de la discrimination raciale et de l'imbécillité religieuse. L'auteur littéraire est envoûté ici comme un lieu de rencontres et d'échanges. A ce titre, « la série est décrite comme un espace fraternel où seules et offrent à tous ceux qui souhaitent s'y établir. Les personnages sont des êtres hybrides, naviguant au confluent de plusieurs cultures qu'ils dissènent et renascent afin de dévoiler la vérité de leur existence ». L'auteur, à grand renfort d'anaphores, de métaphores et de comparaisons nous situe dans un monde où amitié et fraternité ne font qu'un.

C'est là que Wekape apparaît comme un humaniste, un homme de culture, un homme ouvert au reste du monde. Luc-Espérance Nguembo se découvre aussi comme être parmi les êtres qui cherchent à donner à la vie humaine son sens le plus haut, le plus noble, puissant comme le clamait le Roi Engelbert II : « les œuvres de tous les peuples de la terre, mises en œuvre, doivent permettre d'accéder à cette autre spiritualité ». Que l'on soit Français, Canadien, Américain, Chinois, Américain ou Africain ou d'une toute autre origine et ou les accapte-tous. Parce qu'ils sont humains tout simplement. C'est de la rencontre de ces humains disparates et complémentaires que les personnages du roman viennent la joie du vivre et la réponse aux nombreuses interrogations qui hantent leur quotidien. C'est en tout cas un livre à lire à tout prix et à lire les prochaines années.

Christian TCHAPMI

LE SOIR

Editeur Namur/Luxembourg • Vendredi 28 novembre 2003 • Quotidien • N° 173 • B19030 (G.D.L. BURGOS) • www.esoir.be

WALLONIE

20 NAMUR

Vendredi 28 novembre 2003 • Le Soir

Gembloux Souvenirs écrits

Une enfance couleur rouge cerise

DINNE BODART

Tout commence par du sang dans les cheveux. Claire, du haut de ses cinq ans, vient d'asséner un coup de cuillère sur la tête de sa sœur. D'un coup de balai bien senti, vous avez de pénétrer dans l'univers : la famille d'Anny Moinil.

Univers attachant de son livre, *Couleur rouge cerise*. L'auteur ? Anny. « Mon pré-mémoire dans la confusion

dès le départ », écrit-elle. « Je m'appelais Anne-Marie. Mais finalement, on ne voulut plus ni d'Anne, ni de Marie. Je devins Anny. Maman me répétait souvent qu'Anne-Marie était mon vrai prénom. Et l'autre alors ? Un faux ? ».

C'est depuis Gembloux, où elle habite aujourd'hui après avoir consacré vingt ans de sa vie à enseigner, que cette maman de trois enfants a rédigé ses souvenirs. Souvenirs des 12 pre-

mières années de sa vie dans un petit village au nord de Namur.

Sous sa plume, les scènes couleur sépia s'animent. Le lecteur voit le père qui « s'était choisi une femme châtaïn et qui en retrouve une bleutée ». Entend le « Qu'avez là fait ? - qu'il lance à sa femme après son passage entre les mains du coiffeur.

Des petites scènes de tous les jours touchantes par leur simplicité. Comme les « personnages ». Le curé chauffeur du dimanche, l'oncle René qui n'a pas

toutes ses cases, les habitués du café, les copines d'école...».

Témoignage d'un passé aujourd'hui révolu, de la période d'après-guerre dans un milieu rural, ce livre laisse un goût de trop peu. Mais Anny Moinil n'a pas écrit son dernier mot : la suite est en préparation. ■

Anny Moinil. « Couleur rouge cerise », éditions de L'Harmattan, collection Graviers de mémoire.

tempes libres

LE LIVRE

Couleur rouge cerise aux senteurs d'enfance

Il arrive parfois que toutes les fleurs de l'enfance reviennent vous effleurer le cou d'un collier de souvenirs. Anny Moinil a la plume poétique quand elle rappelle comment lui est venue l'idée de son livre, *Couleur rouge cerise*, tendre chronique d'une enfance heureuse passée à Chantoiseau.

Plus qu'une tranche de vie où les souvenirs précis s'égrènent au fil des pages, ce livre est un croquis du passé, une photo d'identité de personnages tellement typés qu'on a du mal à croire qu'ils ont pu exister. Truffée ça et là d'expressions du cru (traduites), l'histoire met en scène Tainette, le copain Robert, Monsieur le Curé, Blanche, Joseph. Tous vivaient dans un petit village du Namurois, dans l'immédiat après-guerre. Ils reprennent vie aujourd'hui, sous la plume éclairée d'Anny Moinil.



C.M.

■ Anny Moinil, « Couleur rouge cerise », Éditions L'Harmattan, coll. Graveurs de Mémoire.

réalise le premier chapitre de son livre « Couleur rouge cerise ». Elle avait tout simplement envie de coucher sur papier quelques souvenirs, afin de laisser une trace du passé à ses enfants. Et de fil en aiguille, les autres chapitres ont suivi pour donner corps à ce livre qui emprunte les routes du passé.

Saveurs d'autrefois

Anny Moinil a grandi dans un village à proximité de Gembloux. C'est précisément cette période qui l'a inspiré. Elle retrace avec beaucoup de finesse et humour sa vie quotidienne, entourée de sa soeur, de ses parents et de

époque y retrouveront sans doute des moments, des personnages semblables à leur expérience. Les défenseurs du wallon apprécieront les différentes expressions citées dans le dialecte d'origine. Un ouvrage très agréable à parcourir, paru dans la collection « Graveurs de mémoire », aux Éditions L'Harmattan. Et la suite est déjà bien engagée...

A. Dannevoye

« Couleur rouge cerise »
Éditions L'Harmattan
En vente en librairie
Rens : 081/61.33.07



Culture

Livre

Un goût de pomme

Couleur rouge cerise est un récit. Il retrace la vie quotidienne d'un village du Namurois après la Seconde Guerre mondiale. Un tableau avec de vrais personnages. Le tonton fou mais qui a « sa logique ». Le papa quincaillier qui préfère le jardin au commerce et est dentiste à l'occasion. L'épicier qui fait aussi salon de coiffure. La maman, vendeuse et bavarde comme pas deux, qui a gardé de l'école une orthographe parfaite mais qui s'arrange toujours pour détourner les règles. Le curé qui gare sa voiture dans la salle de danse et mime les seins généreux de l'actrice Gina Lollobrigida. Toinette qu'on a envie d'appeler « la » Toinette tant elle

ressemble à ces vieilles veuves de village du temps passé. Et puis, deux petites filles. Elles promènent leur regard étonné, tendre ou amusé sur cette vie de famille-village. Deux sœurs sur les bancs l'école où l'encrier de porcelaine blanche est la seule touche de couleur. C'est l'une d'elles qui reprend aujourd'hui la plume pour graver ses souvenirs et nous donner, dans la bouche, un goût de pomme parfumée. Et oui : « nul ne guérit de son enfance ».

Thierry Verhoeven

Anny Moinil, *Couleur rouge cerise*, l'Harmattan, coll. Graveurs de mémoire, 2003, 23,77€